

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :



Cours de français
Mme Meyfroyd

Nom :
Prénom :

4 Coiff C

Consigne :

- Lire le récit «*Le tableau*» de Jean Ray aux pages 7, 8 et 9 du cours sur le récit fantastique.
- Répondre au questionnaire qui suit le récit (pages 9-10).
- Lire le récit «*Lui*». Pages 12 à 14
- Répondre au questionnaire. Pages 15 à 16

Échéance :

A rendre pour le jour de la rentrée.

Bonjour à tous,

Vous n'êtes pas sans le savoir, nous (re)voilà privés de partager des moments ensemble en classe.

Cependant, notre mission est de continuer à faire travailler votre cerveau (oui, vous en avez tous un... !

Si vous avez des questions concernant la matière ou autre, je suis évidemment disponible soit par mail : isolyne1212@hotmail.com ou via Messenger : Isolyne Mfd (à des heures décentes évidemment 😊).

Je vous souhaite beaucoup de courage.

Prenez soin de vous et de vos proches. J'espère vite vous revoir !

Madame Meyfroyd

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

Le fantastique



Ce cours appartient à :

Nom :

Prénom :

Classe :

Année scolaire 2020 -2021

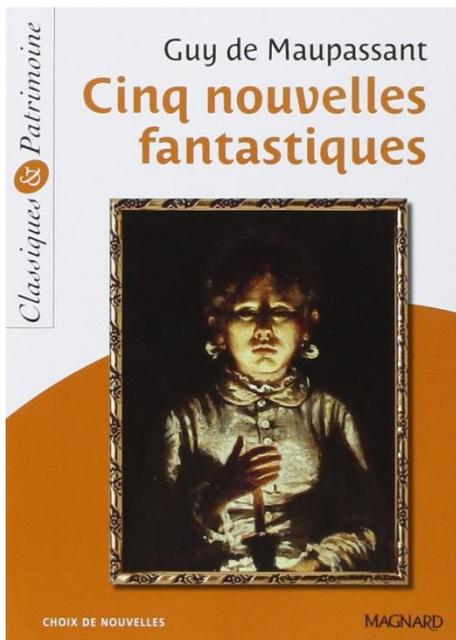
Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

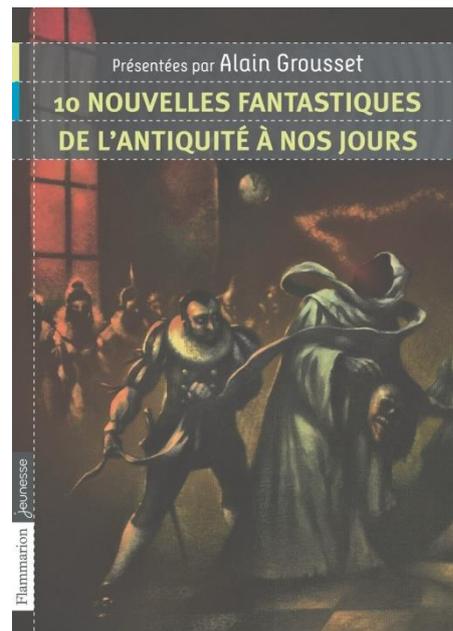
Le fantastique

1. Découverte du thème

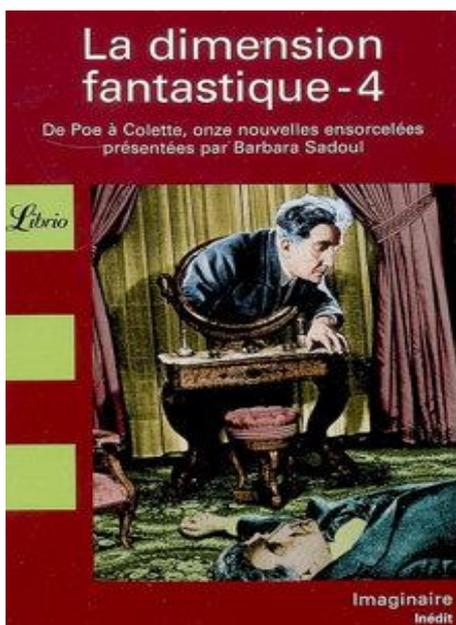
✓ Observe les premières de couvertures et réponds aux questions.



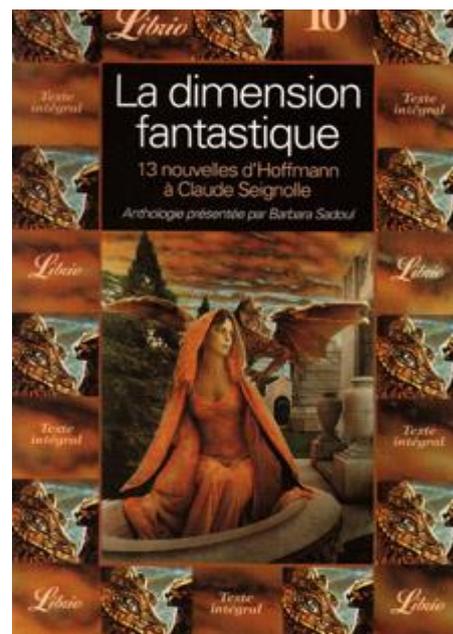
Document 1



Document 2



Document 3



Document 4

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

- Quel sens donnerais – tu au mot « nouvelles » des documents 1,2 et 4 ?

.....
.....
.....

- Qu'évoque pour toi le mot « fantastique » comme genre littéraire ?

.....
.....
.....

- En analysant les illustrations , que retrouve –t – on comme ambiance ou comme thème dans le fantastique ?

.....
.....
.....

- As – tu déjà été confronté au genre fantastique ? Si oui, où ?

.....

- ✓ **Lis attentivement les résumés issus des livres « La dimension fantastique » et réponds aux questions.**

<p>Un homme parti pour quelques jours dans un manoir au fin fond de la Normandie, après un trajet harassant est le témoins d'étranges visions dans sa chambre: fatigue du voyage, rêve, ou imagination en roue libre, le voilà qui assiste à un concert et à un bal organisé par des personnages sortis des tableaux où les objets s'animent tout seuls, où il se voit danser avec une femme qui se révèle n'être qu'une vieille cafetière fêlée. Alors, vision de fantômes du temps passé, ou simple rêve?</p>	<p>Vieillardes ressuscités, esprits malfaisants, hallucinations macabres, monstres invisibles doués d'une puissance démoniaque, cannibales, vampires, créatures d'ombre et de mort. Un monde étrange côtoie le nôtre. Un monde hideux où le soleil accable, où les rires glacent le sang, un monde où les terreurs les plus folles, les plus effrayants cauchemars nés de nos cerveaux surchauffés, terrassent la réalité.</p>
<p>Pauvre diable ! Le voici qui tombe sur un os ! Le simple mortel à qui il est venu proposé son odieux marché n'a pas d'âme... Comment donc pourrait-il s'en emparer ? D'ailleurs, le sac d'âmes qu'il tente d'emporter est si lourd qu'il lui faut trouver l'aide d'un saint homme pour le soulever.</p>	<p>Maléfices en tout genre, diableries, visites de l'au-delà et sortilèges sont le reflet de nos peurs les plus profondes. Diables et démons, ombres menaçantes, doubles maléfices : autant de représentations de nos instincts secrets. Un monde qui ranime le temps d'une lecture nos terreurs d'enfance.</p>

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

➤ Recense les thèmes et personnages du fantastique.

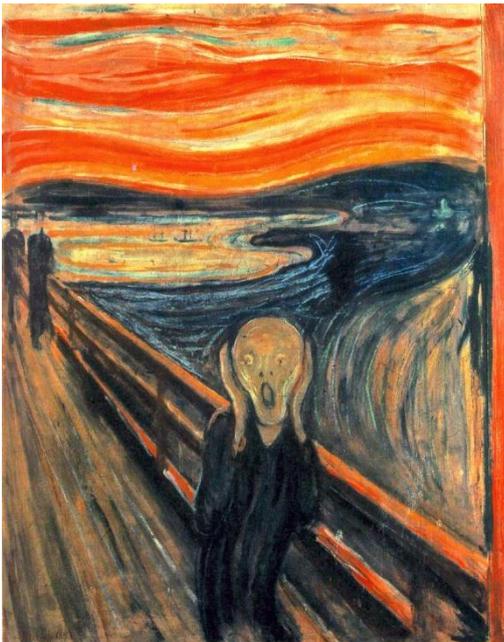
.....
.....
.....
.....
.....

➤ Quels sont les mots utilisés pour suggérer le fantastique ?

.....
.....
.....

➤ Relève dans les résumés les traits qui caractérisent le fantastique.

- Un monde
- Un monde
- Un monde
- Un monde



✓ Lis attentivement la nouvelle fantastique de la page suivante et réponds aux questions.

Document 5 : Le cri de Munch

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

Cérémonial nocturne

Mon père ne m'imposait jamais aucune heure de rentrée lorsque je sortais le soir. Je devais uniquement me porter présent. Je frappais alors discrètement à la porte de la chambre.

Mon père faisait : « oui ! » d'une voix bourrue. J'entrais et déjà la lampe de chevet se trouvait allumée. Ma mère dormait paisiblement. Mon père regardait sa montre et me devisageait d'un coup d'œil. Selon que l'heure était raisonnable ou tardive, il y avait de la bienveillance ou de la réserve sur son visage. Je l'embrassais au front. Son nez très fin percevait alors si j'avais trop fumé, trop bu, ou si le parfum d'une fille flottait autour de moi. Aucun mot n'était prononcé. Je montais alors me coucher à l'étage supérieur, heureux ou inquiet selon l'état de ma conscience.

Je m'étais habitué à ce cérémonial nocturne et l'idée ne me serait jamais venue de m'y soustraire ou d'en être agacé.

Un jour cependant, un de mes camarades me fit remarquer « qu'après tout, j'étais majeur » et que cette silencieuse reddition de comptes avait un côté humiliant ; qu'il n'aurait jamais pu, pour sa part, s'y plier. Je n'étais pas convaincu de la sincérité de ce propos et je soupçonnais même celui qui le tenait de jouir de moins de liberté que moi. Mais je fus néanmoins piqué au vif. Aussi décidai-je de rompre, à la première occasion, avec une tradition qui me faisait mal jugé.

Une nuit, – il était vraiment très tard cette fois – je rentrais d'un bal où je m'étais ennuyé. J'ouvris la porte de la maison avec précaution et la refermai très doucement derrière moi. Sans allumer la lumière dans le corridor, pour éviter le bruit de l'interrupteur, je me déchaussai prudemment. Marche après marche, le cœur battant, je gravis l'escalier dans les ténèbres.

La grande horloge du hall faisait son tic-tac familier, mais ce bruit, en ces circonstances, emplissait la maison silencieuse d'une solennité inaccoutumée.

À la porte de la chambre de mes parents, je m'arrêtai hésitant. Je me sentais honteux de ce que je faisais. À travers la cloison, je croyais entendre le souffle un peu fort de mon père. À contrecœur, je passai outre et abordai la seconde volée d'escaliers. L'obscurité était totale à présent, aucune fenêtre n'apportant à ma lente ascension le concours d'une faible clarté nocturne venue du dehors.

La main gauche à la rampe qui craquait parfois imperceptiblement, je progressais le cœur gonflé à la fois d'orgueil et de remords.

– Quelle tragique coïncidence, me disais-je, si mon père venait à mourir cette nuit dans son sommeil ! Et j'essayais en vain d'ailleurs de chasser cette sotte pensée.

Tout à coup, je me sentis glacé d'effroi et je me tins immobile. « Quelque chose » descendait à ma rencontre. Je n'entendais aucun bruit, mais tout mon être hérissé m'avertissait. La main tenant ferme la rampe, le bras tendu en avant pour parer toute surprise et me protéger en même temps le visage, j'attendais...

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

Ce fut très rapide. Il y eut comme un glissement léger, dont je ressentis la vibration et, soudain, passa sur ma main agrippée à la rampe, une autre main, toute froide, une main seule, qui n'appartenait pas à un corps, puisque je ne sentis qu'elle qui « enjamba » tout simplement mon poignet et continua à descendre dans les ténèbres.

Dès que « cela » m'eut croisé, la sensation d'avoir quelque chose devant moi disparut. Je n'avais plus à me défendre d'une rencontre, mais je restais figé d'horreur et, après tant d'années, j'avoue ressentir encore à ce souvenir un indicible malaise.

Combien de temps demeurai-je ainsi figé ? Quelques secondes sans doute, car on perd en de telles circonstances la notion exacte de la durée.

La voix de mon père me parvint d'en bas – « Oui ! » – disait-il bourru. Puis, de nouveau, d'un ton impatient : « oui ! ». Je dévalai les marches jusqu'à sa chambre et entrai puisqu'il m'y invitait. La lampe brûlait déjà. Mon père me regardait.

– Pourquoi attends-tu si longtemps après avoir frappé ?... Tu deviens sourd ?

Mais de voir l'altération de mon visage, mon père s'inquiéta.

– Ça ne va pas ? Il se redressa brusquement et ma mère s'éveilla en poussant un cri qui ajouta à l'étrangeté du moment.

– Si, si, ça va, fis-je la gorge serrée.

– Tu es vert, dit mon père.

– Quelle heure est-il ? demanda ma mère. Il l'apaisa d'un geste et s'allongea à nouveau en remontant la couverture jusqu'à son menton.

Je l'embrassai au front. Je perçus à cet instant avec quelle intensité il cherchait à me deviner, mais rien d'autre ne fut dit... je me retirai bouleversé et trouvai bien difficilement le sommeil.

Par la suite, le cérémonial nocturne se déroula sans le moindre accroc, jusqu'au moment où je quittai la maison de mes parents pour me marier. Mais, jamais plus, depuis bientôt trente ans, je ne monte un escalier dans l'obscurité.

Thomas OWEN, *Cérémonial nocturne* (1966)

➤ À quelle personne grammaticale le récit est-il rédigé ?

.....

➤ Explique en quoi consiste le « cérémonial nocturne » du personnage principal.

.....
.....
.....
.....

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

- Pourquoi le personnage principal décide-t-il de changer son habitude ? Que change-t-il exactement dans cette habitude ?

.....
.....

- Quel évènement survient le soir où il va à l'encontre de son habitude ? Qualifie cet évènement par un adjectif.

.....
.....

- Quel est le sentiment du personnage principal face à cet évènement ? Repère des indices dans le texte qui te permettent de répondre.

.....
.....
.....

- A quel moment ce sentiment est-il à son comble ? Pourquoi ?

.....
.....

- Pourquoi le personnage principal trouve difficilement le sommeil ? Qu'est-ce qui le bouleverse ?

.....
.....
.....

- Comment l'histoire se termine-t-elle ? Le personnage principal est-il complètement débarrassé de son sentiment ? Repère le passage dans le texte qui te permet de répondre.

.....
.....
.....

- ✓ **Lis attentivement la nouvelle fantastique de la page suivante et réponds aux questions.**

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

Le tableau

Je veux parler de Gryde, l'usurier. Cinq mille hommes lui durent de l'argent ; il fut la cause de cent douze suicides, de neuf crimes sensationnels, d'innombrables faillites, ruines et débâcles financières. Cent mille malédictions l'ont accablé et l'ont fait rire ; la cent mille et unième l'a tué, et tué de la manière la plus étrange, la plus affreuse que cauchemar pût enfanter.

Je lui devais deux cents livres ; il me faisait payer mensuellement des intérêts meurtriers ; en plus, il fit de moi son ami intime... C'était sa manière de m'être le plus désagréable, car j'ai supporté toutes ses méchancetés. J'ai dû faire chorus aux rires qu'il lâchait devant les larmes, les prières et la mort de ses victimes saignées à blanc. Il passait la douleur et le sang au journal et au grand-livre, parmi le flot montant de son argent. Aujourd'hui, je ne m'en plains plus, car cela m'a permis d'assister à son agonie. Et je souhaite la pareille à tous ses confrères.

Un matin, je le trouvai dans son cabinet, en face d'un jeune homme, très pâle et très beau. Le jeune homme parlait :

- Je ne puis pas vous payer, Monsieur Gryde, mais, je vous en prie, ne m'exécutez pas. Prenez cette toile ; c'est mon oeuvre unique. Unique, entendez-vous ? Cent fois, je l'ai recommencée ... Elle est toute ma vie. Même à ce jour, elle n'est pas complètement finie : il y manque quelque chose, je ne sais pas trop quoi mais, plus tard, je trouverai et je l'achèverai. Prenez-la pour cette dette qui me tue, et ... qui tue maman.

Gryde ricanait ; m'ayant aperçu, il me fit signe de regarder un tableau de moyenne grandeur appuyé à la bibliothèque. J'eus un mouvement de stupeur et d'admiration : jamais, je n'avais rien vu de si beau. C'était une grande figure d'homme nu, d'une beauté de dieu, sortant d'un lointain vague et nuageux, un lointain d'orage, de nuit et de flammes.

- Je ne sais pas encore comment je l'appellerai, dit l'artiste d'une voix douloureuse. Voyez-vous, cette figure-là, j'en rêve depuis que je suis enfant ; elle vient d'un songe comme des mélodies sont venues du ciel au chevet de Mozart et de Haydn.

- Vous me devez trois cents livres, Monsieur Warton, dit Gryde.

L'adolescent joignit les mains.

- Et mon tableau, Monsieur Gryde ? Il vaut le double, le triple, le décuple !

- Dans cent ans, répondit Gryde. Je ne vivrai plus aussi longtemps.

Je crus pourtant remarquer dans son regard une lueur vacillante, qui changeait cette clarté fixe de l'acier que j'y eus vue. Admiration ou espoir d'un gain futur insensé ? Alors Gryde parla.

- J'ai pitié de vous, dit-il, car j'ai dans l'âme un faible pour les artistes. Je vous prends ce tableau pour cent livres. L'artiste voulut parler ; l'usurier l'en empêcha.

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

- Vous me devez trois cents livres, payables par mensualités de dix. Je vais signer un reçu pour les dix mois à venir ... Tâchez d'être exact à l'échéance du onzième mois, Monsieur Warton !

L'artiste s'était voilé la face de ses belles mains.

- Dix mois ! C'est dix mois de repos, de tranquillité pour maman. Elle est si nerveuse et chétive, Monsieur Gryde, et puis je pourrai travailler pendant ces dix mois...

Il prit le reçu.

- Mais, dit Gryde, de votre propre aveu, il manque quelque chose au tableau. Vous me devez le parachèvement et le titre d'ici dix mois. L'artiste promit, et le tableau prit place au mur, au-dessus du bureau de Gryde.

Onze mois s'écoulèrent, Warton ne put payer sa mensualité de dix livres. Il pria, supplia, rien n'y fit ; Gryde ordonna la vente des biens du malheureux. Quand vinrent les huissiers, ils trouvèrent la maman et le fils dormant de l'éternel sommeil dans l'haleine terrible d'un réchaud de charbon ardents. Il y avait une lettre pour Gryde sur la table. « Je vous ai promis le titre de mon tableau, y disait l'artiste, appelez-le Vengeance. Quant à l'achèvement, je tiendrai parole. » Gryde en fut fort peu satisfait.

- D'abord ce titre ne convient pas, disait-il, et puis comment pourrait-il l'achever à présent ? Il venait de lancer un défi à l'Enfer.

Un matin, je trouvai Gryde extraordinairement énervé.

- Regardez le tableau, me cria-t-il dès mon entrée. Vous n'y voyez rien ? Je n'y trouvai rien de changé.

Ma déclaration sembla lui faire grand plaisir.

- Figurez-vous... dit-il.

Il passa la main sur son front, où je vis perler la sueur, et continua presque aussitôt :

- C'était hier, après minuit, j'étais déjà couché, quand je me souvins que j'avais laissé des papiers assez importants sur mon bureau.

Je me levai aussitôt pour réparer cet oubli. Je trouvai fort bien le chemin dans l'obscurité, dans cette maison dont chaque coin m'est familier, et je pénétrai dans mon cabinet sans allumer la lumière. Du reste, la lune éclairait très nettement la pièce. Comme je me penchais sur mes paperasses, quelque chose bougea entre la fenêtre et moi ...

Regardez le tableau ! Regardez le tableau ! hurla tout à coup Gryde.

C'est une hallucination, sans doute. Je n'y suis pourtant pas sujet ... Il me semble avoir vu bouger à nouveau la figure. Eh bien ! Cette nuit, j'ai cru voir - non, j'ai vu - le bras de l'homme sortir de la toile pour me saisir !

- Vous êtes fou, dis-je brusquement.

- Je le voudrais bien, s'écria Gryde, car si c'était vrai...

- Eh bien ! lacérez la toile si vous croyez à cette histoire !

La figure de Gryde s'éclaira.

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

- Je n'y avais pas pensé, dit-il. C'était trop simple...

D'un tiroir, il sortit un long poignard au manche finement ciselé. Mais, comme il s'apprêtait à détruire le tableau, il se ravisa soudain.

- Non, dit-il. Pourquoi gaspiller cent livres pour un méchant rêve ? C'est vous qui êtes fou, mon jeune ami. Et, rageur, il jeta l'arme sur son bureau.

Ce n'était plus le même Gryde que je trouvais le lendemain, mais un vieillard aux yeux déments, grelottant d'une frayeur affreuse.

- Non, hurla-t-il, je ne suis pas fou, imbécile, j'ai vu vrai ! Je me suis levé cette nuit. J'ai voulu voir si j'avais rêvé. Eh bien ! eh bien ! ... il est sorti du tableau, rugit Gryde en se tordant les mains, et ... et ... mais regardez donc la toile, triple idiot, il m'a pris le poignard !

J'ai mis la tête dans les mains ; j'ai cru devenir fou comme Gryde. Ma logique s'est révoltée. La figure du tableau tenait dans sa main un poignard qu'elle n'avait pas hier, et je reconnus aux ciselures artistiques, que c'était le poignard que Gryde avait jeté la veille sur son bureau !

J'ai conjuré Gryde de détruire la toile. Mais l'avarice a encore combattu victorieusement la frayeur. Il ne voulait pas croire que Warton allait tenir parole !

Gryde est mort. On l'a trouvé dans son fauteuil, exsangue, la gorge béante. L'acier meurtrier avait entamé jusqu'au cuir du siège. J'ai jeté un regard terrifié sur le tableau : la lame du poignard était rouge jusqu'à la garde.

Jean RAY (Le tableau) 1947

➤ À quelle personne grammaticale le récit est-il rédigé ?

.....

➤ Pourquoi la nouvelle s'appelle-t-elle le « Le tableau ». Explique brièvement.

.....

.....

.....

➤ Qu'a promis l'artiste à Gryde à propos de son tableau ?

.....

➤ Quels sont les événements qui rendent l'histoire angoissante pour le lecteur ?

-

-

-

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

➤ Que s'est-il passé, à la fin, selon toi ?

.....
.....
.....
.....

✓ Quel est le point commun entre ces deux nouvelles ? Explique.

.....
.....

✓ **Lis attentivement la nouvelle fantastique et réponds aux questions.**

Lui ?

Mon cher ami, tu n'y comprends rien? et je le conçois. Tu me crois devenu fou ? Je le suis peut-être un peu, mais non pas pour les raisons que tu supposes. Oui. Je me marie. Voilà.

Et pourtant mes idées et mes convictions n'ont pas changé. Je considère l'accouplement légal comme une bêtise. Je suis certain que huit maris sur dix sont cocus. Et ils ne méritent pas moins pour avoir eu l'imbécillité d'enchaîner leur vie, de renoncer à l'amour libre, la seule chose gaie et bonne au monde, de couper l'aile à la fantaisie qui nous pousse sans cesse à toutes les femmes, etc., etc. Plus que jamais je me sens incapable d'aimer une femme parce que j'aimerais toujours trop toutes les autres. Je voudrais avoir mille bras, mille lèvres et mille... tempéraments pour pouvoir étreindre en même temps une armée de ces êtres charmants et sans importance.

Et cependant je me marie.

J'ajoute que je ne connais guère ma femme de demain. Je l'ai vue seulement quatre ou cinq fois. Je sais qu'elle ne me déplaît point; cela me suffit pour ce que j'en veux faire. Elle est petite, blonde et grasse. Après demain, je désirerai ardemment une femme grande, brune et mince.

Elle n'est pas riche. Elle appartient à une famille moyenne. C'est une jeune fille comme on en trouve à la grosse, bonnes à marier, sans qualités et sans défauts apparents, dans la bourgeoisie ordinaire. On dit d'elle : «Mlle Lajolle est bien gentille.» On dira demain : «Elle est fort gentille, Mme Raymon. » Elle appartient enfin à la légion des jeunes filles honnêtes « dont on est heureux de faire sa femme » jusqu'au jour où on découvre qu'on préfère justement toutes les autres femmes à celle qu'on a choisie.

Alors pourquoi me marier, diras-tu?

J'ose à peine t'avouer l'étrange et invraisemblable raison qui me pousse à cet acte insensé.

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

Je me marie pour n'être pas seul!

Je ne sais comment dire cela, comment me faire comprendre. Tu auras pitié de moi, et tu me mépriseras, tant mon état d'esprit est misérable.

Je ne veux plus être seul, la nuit. Je veux sentir un être près de moi, contre moi, un être qui peut parler, dire quelque chose, n'importe quoi.

Je veux pouvoir briser son sommeil ; lui poser une question quelconque brusquement, une question stupide pour entendre une voix, pour sentir habitée ma demeure, pour sentir une âme en éveil, un raisonnement en travail, pour voir, allumant brusquement ma bougie, une figure humaine à mon côté... parce que... parce que... (je n'ose pas avouer cette honte)... parce que j'ai peur, tout seul. Oh! tu ne me comprends pas encore.

Je n'ai pas peur d'un danger. Un homme entrerait, je le tuerais sans frissonner. Je n'ai pas peur des revenants ; je ne crois pas au surnaturel. Je n'ai pas peur des morts ; je crois à l'anéantissement définitif de chaque être qui disparaît.

Alors!... oui. Alors!... Eh bien! j'ai peur de moi! j'ai peur de la peur; peur des spasmes de mon esprit qui s'affole, peur de cette horrible sensation de la terreur incompréhensible.

Ris si tu veux. Cela est affreux, inguérissable. J'ai peur des murs, des meubles, des objets familiers qui s'animent, pour moi, d'une sorte de vie animale. J'ai peur surtout du trouble horrible de ma pensée, de ma raison qui m'échappe brouillée, dispersée par une mystérieuse et invisible angoisse.

Je sens d'abord une vague inquiétude qui me passe dans l'âme et me fait courir un frisson sur la peau. Je regarde autour de moi. Rien! Et je voudrais quelque chose! Quoi? Quelque chose de compréhensible. Puisque j'ai peur uniquement parce que je ne comprends pas ma peur.

Je parle ! j'ai peur de ma voix. Je marche ! j'ai peur de l'inconnu de derrière la porte, de derrière le rideau, de dans l'armoire, de sous le lit. Et pourtant je sais qu'il n'y a rien nulle part.

Je me retourne brusquement parce que j'ai peur de ce qui est derrière moi, bien qu'il n'y ait rien et que je le sache. Je m'agite, je sens mon effarement grandir; et je m'enferme dans ma chambre; et je m'enfonce dans mon lit, et je me cache sous mes draps; et blotti, roulé comme une boule, je ferme les yeux désespérément, et je demeure ainsi pendant un temps infini avec cette pensée que ma bougie demeure allumée sur ma table de nuit et qu'il faudrait pourtant l'éteindre. Et je n'ose pas. N'est-ce pas affreux, d'être ainsi,

Autrefois je n'éprouvais rien de cela. Je rentrais tranquillement. J'allais et je venais en mon logis sans que rien ne troublât la sérénité de mon âme. Si l'on m'avait dit quelle maladie de peur invraisemblable, stupide et terrible, devait me saisir un jour, j'aurais bien ri; j'ouvrais les portes dans l'ombre avec assurance : je me couchais lentement, sans pousser les verrous, et je ne me relevais jamais au milieu des nuits pour m'assurer que toutes les issues de ma chambre étaient fortement closes.

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

Cela a commencé l'an dernier d'une singulière façon. C'était en automne, par un soir humide. Quand ma bonne fut partie, après mon dîner, je me demandai ce que j'allais faire. Je marchai quelque temps à travers ma chambre. Je me sentais las, accablé sans raison, incapable de travailler, sans force même pour lire. Une pluie fine mouillait les vitres; j'étais triste, tout pénétré par 105 une de ces tristesses sans causes qui vous donnent envie de pleurer, qui vous font désirer de parler à n'importe qui pour secouer la lourdeur de notre pensée.

Je me sentais seul. Mon logis me paraissait vide comme il n'avait jamais été. Une solitude infinie et navrante m'entourait. Que faire? Je m'assis. Alors une impatience nerveuse me courut dans les jambes. Je me relevai, et je me remis à marcher. J'avais peut-être aussi un peu de fièvre, car mes mains, que je tenais rejointes derrière mon dos, comme on fait souvent quand on se promène avec lenteur, se brûlaient l'une à l'autre, et je le remarquai. Puis soudain un frisson de froid me courut dans le dos. Je pensai que l'humidité du dehors entraînait chez moi, et l'idée de faire du feu me vint. J'en allumai; c'était la première fois de l'année. Et je m'assis de nouveau en regardant la flamme. Mais bientôt l'impossibilité de rester en place me fit encore me relever, et je sentis qu'il fallait m'en aller, me secouer, trouver un ami. Je sortis. J'allai chez trois camarades que je ne rencontrai pas ; puis, je gagnai le boulevard, décidé à découvrir une personne de connaissance ; Il faisait triste partout. Les trottoirs trempés luisaient. Une tiédeur d'eau, une de ces tiédeurs qui vous glacent par frissons brusques, une tiédeur pesante de pluie impalpable accablait la rue, semblait lasser et obscurcir la flamme du gaz.

J'allais d'un pas mou, me répétant : «Je ne trouverai personne avec qui causer. » J'inspectai plusieurs fois les cafés, depuis la Madeleine jusqu'au faubourg Poissonnière. Des gens tristes, 135 assis devant des tables, semblaient n'avoir pas même la force de finir leurs consommations.

J'errai longtemps ainsi, et vers minuit, je me mis en route pour rentrer chez moi. J'étais fort calme, mais fort las. Mon concierge, qui se couche avant onze heures, m'ouvrit tout de suite, contrairement à son habitude ; et je pensai : «Tiens, un autre locataire vient sans doute de remonter. »

Quand je sors de chez moi, je donne toujours à ma porte deux tours de clef. Je la trouvai simplement tirée, et cela me frappa. Je supposai qu'on m'avait monté des lettres dans la soirée. J'entrai. Mon feu brûlait encore et éclairait même un peu l'appartement. Je pris une bougie pour aller l'allumer au foyer, lorsqu'en jetant les yeux devant moi, j'aperçus quelqu'un assis dans mon fauteuil, et qui se chauffait les pieds en me tournant le dos.

Je n'eus pas peur, oh! non, pas le moins du monde. Une supposition très vraisemblable me traversa l'esprit ; celle qu'un de mes amis était venu pour me voir. La concierge, prévenue par moi à ma sortie, avait dit que j'allais rentrer, avait prêté sa clef. Et toutes les circonstances de mon retour, en une seconde, me revinrent à la pensée : le cordon tiré tout de suite, ma porte seulement poussée.

Mon ami, dont je ne voyais que les cheveux, s'était endormi devant mon feu en m'attendant, et je m'avançai pour le réveiller. Je le voyais parfaitement, un de ses bras pendant à droite ; ses pieds étaient croisés l'un sur l'autre ; sa tête, penchée un peu sur le côté gauche du fauteuil, indiquait bien le sommeil. Je me demandais : « Qui est-ce ? » On y voyait peu d'ailleurs dans la pièce. J'avançai la main pour lui toucher l'épaule!...

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

Je rencontrai le bois du siège! Il n'y avait plus personne. Le fauteuil était vide!

Quel sursaut, miséricorde!

Je reculai d'abord comme si un danger terrible eût apparu devant moi.

Puis je me retournai, sentant quelqu'un derrière mon dos ; puis, aussitôt, un impérieux besoin de revoir le fauteuil me fit pivoter encore une fois. Et je demeurai debout, haletant d'épouvante, tellement éperdu que je n'avais plus une pensée, prêt à tomber.

Mais je suis un homme de sang-froid, et tout de suite la raison me revint. Je songeai : «Je viens d'avoir une hallucination, voilà tout. » Et je réfléchis immédiatement sur ce phénomène. La pensée va vite dans ces moments-là.

J'avais eu une hallucination - c'était là un fait incontestable. Or, mon esprit était demeuré tout le temps lucide, fonctionnant régulièrement et logiquement. Il n'y avait donc aucun trouble du côté du cerveau. Les yeux seuls s'étaient trompés, avaient trompé ma pensée. Les yeux avaient eu une vision, une de ces visions qui font croire aux miracles les gens naïfs. C'était là un accident nerveux de l'appareil optique¹, rien de plus, un peu de congestion peut-être.

Et j'allumai ma bougie. Je m'aperçus, en me baissant vers le feu, que je tremblais, et je me relevai d'une secousse, comme si on m'eût touché par derrière. Je n'étais point tranquille assurément.

Je fis quelques pas ; je parlai haut. Je chantai à mi-voix quelques refrains.

Puis je fermai la porte de ma chambre à double tour, et je me sentis un peu rassuré. Personne ne pouvait entrer, au moins.

Je m'assis encore et je réfléchis longtemps à mon aventure ; puis je me couchai, et je soufflai ma lumière. Pendant quelques minutes, tout alla bien. Je restais sur le dos, assez paisiblement.

Puis le besoin me vint de regarder dans ma chambre ; et je me mis sur le côté. Mon feu n'avait plus que deux ou trois tisons rouges qui éclairaient juste les pieds du fauteuil; et je crus revoir l'homme assis dessus. J'enflammai une allumette d'un mouvement rapide. Je m'étais trompé, je ne voyais plus rien. Je me levai, cependant, et j'allai cacher le fauteuil derrière mon lit.

Puis je refis l'obscurité et je tâchai de m'endormir. Je n'avais pas perdu connaissance depuis plus de cinq minutes, quand j'aperçus, en songe, et nettement comme dans la réalité, toute la scène de la soirée. Je me réveillai éperdument, et, ayant éclairé mon logis, je demeurai assis dans mon lit, sans oser même essayer de redormir. Deux fois cependant le sommeil m'envahit, malgré moi, pendant quelques secondes. Deux fois je revis la chose. Je me croyais devenu fou. Quand le jour parut, je me sentis guéri et je sommeillai paisiblement jusqu'à midi.

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

C'était fini, bien fini. J'avais eu la fièvre, le cauchemar, que sais-je ? J'avais été malade, enfin. Je me trouvais néanmoins fort bête. Je fus très gai ce jour-là. Je dînai au cabaret; j'allai voir le spectacle, puis je me mis en chemin pour rentrer. Mais voilà qu'en approchant de ma maison une inquiétude étrange me saisit. J'avais peur de le revoir, lui. Non pas peur de lui, non pas peur de sa présence, à laquelle je ne croyais point, mais j'avais peur d'un trouble nouveau de mes yeux, peur de l'hallucination, peur de l'épouvante qui me saisirait.

Pendant plus d'une heure, j'errai de long en large sur le trottoir; puis je me trouvais trop imbécile à la fin et j'entrai. Je haletais tellement que je ne pouvais plus monter mon escalier. Je restai encore plus de dix minutes devant mon logement sur le palier, puis, brusquement, j'eus un élan de courage, un raidissement de volonté. J'enfonçai ma clef; je me précipitai en avant une bougie à la main, je poussai d'un coup de pied la porte entrebâillée de ma chambre, et je jetai un regard effaré vers la cheminée. Je ne vis rien. «Ah!...» Quel soulagement! Quelle joie! Quelle délivrance! J'allais et je venais d'un air gaillard. Mais je ne me sentais pas rassuré ; je me retournais par sursauts ; l'ombre des coins m'inquiétait. Je dormis mal, réveillé sans cesse par des bruits imaginaires. Mais je ne le vis pas. Non. C'était fini! Depuis ce jour-là j'ai peur tout seul, la nuit. Je la sens là, près de moi, autour de moi, la vision. Elle ne m'est point apparue de nouveau. Oh non ! Et qu'importe, d'ailleurs, puisque je sais que ce n'est rien! Elle me gêne cependant parce que j'y pense sans cesse. - Une main pendait du côté droit, sa tête était penchée du côté gauche comme celle d'un homme qui dort... Allons, assez, nom de Dieu! je n'y veux plus songer!

Qu'est-ce que cette obsession, pourtant? Pourquoi cette persistance ? Ses pieds étaient tout près du feu ! Il me hante, c'est fou, mais c'est ainsi. Qui, Il? Je sais bien qu'il n'existe pas, que ce n'est rien ! Il n'existe que dans mon appréhension, que dans ma crainte, que dans mon angoisse! Allons, assez!... Oui, mais j'ai beau me raisonner, me roidir, je ne peux plus rester seul chez moi, parce qu'il y est. Je ne le verrai plus, je le sais, il ne se montrera plus, c'est fini cela. Mais il y est tout de même, dans ma pensée. Il demeure invisible, cela n'empêche qu'il y soit. Il est derrière les portes, dans l'armoire fermée, sous le lit, dans tous les coins obscurs, dans toutes les ombres.

Si je tourne la porte, si j'ouvre l'armoire, si je baisse ma lumière sous le lit, si j'éclaire les coins, les ombres, il n'y est plus ; mais alors je le sens derrière moi. Je me retourne, certain cependant que je ne le verrai pas, que je ne le verrai plus. Il n'en est pas moins derrière moi, encore. C'est stupide, mais c'est atroce. Que veux-tu? Je n'y peux rien. Mais si nous étions deux chez moi, je sens, oui, je sens assurément, qu'il n'y serait plus ! Car il est là parce que je suis seul, uniquement parce que je suis seul!

Guy de MAUPASSANT (lui ?), 1883

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

➤ Le début du récit laisse-t-il présager un récit fantastique ? Justifie ta réponse.

.....
.....

➤ L'histoire se déroule-t-elle dans un cadre réaliste ? Justifie ta réponse.

.....
.....

➤ Qui est le narrateur du récit ?

.....
.....

➤ Le personnage qui vit l'aventure ressemble-t-il à une personne telle qu'on pourrait la rencontrer dans le monde réel ? Explique.

.....
.....

➤ Selon toi, à qui le narrateur s'adresse-t-il ? le fait-il de vive voix ? Explique.

.....
.....

➤ Cela influe-t-il sur l'ordre dans lequel les événements de l'histoire sont racontés ? Explique.

.....
.....

➤ Quel est le phénomène fantastique ?

.....
.....

➤ Le phénomène se reproduit-il plusieurs fois ?

.....
.....

➤ Provoque-t-il la curiosité ou la peur chez le personnage ? Explique.

.....
.....

➤ Pourquoi le héros décide-t-il de se marier alors qu'il est contre le mariage ?

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

.....
.....
.....

- Si le fantastique n'apparaît pas dans la disparition où se situe – t – il ?

.....
.....
.....

2. Première synthèse

- ✓ **Complète la synthèse suivante en y remplaçant les mots au bon endroit.**

Les thèmes traités dans le récit fantastique sont souvent récurrents :

1. Des (fantômes, spectres) s'invitent chez les vivants.
2. Le conclut des pactes avec les vivants.
3. Des s'animent : des personnages s'échappent des peintures, des statues prennent
4. Le temps s'arrête ou se
5. Un lambeau d'espace de l'univers sans laisser de traces.
6. Les se confondent avec la réalité.

Les principales caractéristiques d'un récit fantastique :

Le récit fantastique situe l'action dans un cadre..... : une époque et un lieu qui font partie de notre.....

Les personnages eux sont des personnes tout à fait Mais dans cet univers, un phénomène Fait irruption dans la réalité sans que le héros puisse

Étrange – disparaît – morts – objets – l'expliquer – normaux – diable – vie – rêves – se répète – irruption – réaliste

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

3. Première écriture

- ✓ En t'aidant de la grille ci-dessous, invente une suite à la nouvelle fantastique de la page suivante.

Genre	Amplification		Pondération
Contrat de communication	Se donner du plaisir en amplifiant le récit fantastique « Pied momie ».		/20
Critères	<u>Sous-critères</u>		
<i>Lisibilité</i>		<ul style="list-style-type: none">- J'ai écrit soigneusement- Mon texte contient 150 mots	<i>/2</i> <i>/2</i>
<i>Recevabilité</i>	<u>Linguistique</u>	<ul style="list-style-type: none">- Mon orthographe est correcte- Ma syntaxe est correcte- Ma ponctuation est correcte	<i>/2</i> <i>/2</i> <i>/2</i>
	<u>Sociale</u>		
<i>Intelligibilité</i>	<u>Organisation des contenus</u>		
	<u>Cohérence textuelle</u>		
<i>Pertinence</i>	<u>Adéquation du genre</u>	<ul style="list-style-type: none">- Mon récit est bien la suite d'un récit fantastique.- Il y a irruption de l'irréel dans mon histoire.	<i>/4</i> <i>/3</i>
	<u>Cohérence interne</u>	<ul style="list-style-type: none">- Mon texte est cohérent du début à la fin de l'histoire par rapport à l'œuvre source	<i>/3</i>

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

Le pied momie

J'étais entré par désœuvrement chez un de ces marchands de curiosités dits marchands de bric-à-brac dans l'argot parisien, si parfaitement inintelligible pour le reste de la France. Vous avez sans doute jeté l'œil, à travers le carreau, dans quelques-unes de ces boutiques devenues si nombreuses depuis qu'il est de mode d'acheter des meubles anciens, et que le moindre agent de change se croit obligé d'avoir sa chambre moyen âge.

C'est quelque chose qui tient à la fois de la boutique du ferrailleur, du magasin du tapissier, du laboratoire de l'alchimiste et de l'atelier du peintre; dans ces antres mystérieux où les volets filtrent un prudent demi-jour, ce qu'il y a de plus notoirement ancien, c'est la poussière; les toiles d'araignées y sont plus authentiques que les guipures, et le vieux poirier y est plus jeune que l'acajou arrivé hier d'Amérique.

Le magasin de mon marchand de bric-à-brac était un véritable Capharnaüm; tous les siècles et tous les pays semblaient s'y être donné rendez-vous; une lampe étrusque de terre rouge posait sur une armoire de Boule, aux panneaux d'ébène sévèrement rayés de filaments de cuivre; une duchesse du temps de Louis XV allongeait nonchalamment ses pieds de biche sous une épaisse table du règne de Louis XIII, aux lourdes spirales de bois de chêne, aux sculptures entremêlées de feuillages et de chimères.

Une armure damasquinée de Milan faisait miroiter dans un coin le ventre rubané de sa cuirasse; des amours et des nymphes de biscuit, des magots de la Chine, des cornets de céladon et de craquelé, des tasses de Saxe et de vieux Sèvres encombraient les étagères et les encoignures. Sur les tablettes denticulées des dressoirs, rayonnaient d'immenses plats du Japon, aux dessins rouges et bleus, relevés de hachures d'or, côte à côte avec des émaux de Bernard Palissy, représentant des couleuvres, des grenouilles et des lézards en relief.

Des armoires éventrées s'échappaient des cascades de lampas glacé d'argent, des flots de brocatelle criblée de grains lumineux par un oblique rayon de soleil; des portraits de toutes les époques souriaient à travers leur vernis jaune dans des cadres plus ou moins fanés. Le marchand me suivait avec précaution dans le tortueux passage pratiqué entre les piles de meubles, abattant de la main l'essor hasardeux des basques de mon habit, surveillant mes coudes avec l'attention inquiète de l'antiquaire et de l'usurier.

C'était une singulière figure que celle du marchand : un crâne immense, poli comme un genou, entouré d'une maigre auréole de cheveux blancs que faisait ressortir plus vivement le ton saumon clair de la peau, lui donnait un faux air de bonhomie patriarcale, corrigée, du reste, par le scintillement de deux petits yeux jaunes qui tremblotaient dans leur orbite comme deux louis d'or sur du vif-argent. La courbure du nez avait une silhouette aquilienne qui rappelait le type oriental ou juif. Ses mains, maigres, fluettes, veinées, pleines de nerfs en saillie comme les cordes d'un manche à violon, onglées de griffes semblables à celles qui terminent les ailes membraneuses des chauves-souris, avait un mouvement d'oscillation sénile, inquiétant à voir; mais ces mains agitées de tics fiévreux devenaient plus fermes que des tenailles d'acier ou des pinces de homard dès qu'elles soulevaient quelque objet précieux, une coupe d'onyx, un verre de Venise ou un plateau de cristal de Bohême; ce vieux drôle avait un air si profondément rabbinique et cabalistique qu'on l'eut brûlé sur la mine, il y a trois siècles.

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

«Ne m'achèterez-vous rien aujourd'hui, monsieur? Voilà un kriss malais dont la lame ondule comme une flamme; regardez ces rainures pour égoutter le sang, ces dentelures pratiquées en sens inverse pour arracher les entrailles en retirant le poignard; c'est une arme féroce, d'un beau caractère et qui ferait très bien dans votre trophée; cette épée à deux mains est très belle, elle est de Josepe de la Hera, et cette cauchelimarde à coquille fenestrée, quel superbe travail!

-- Non, j'ai assez d'armes et d'instruments de carnage; je voudrais une figurine, un objet quelconque qui pût me servir de serre-papier, car je ne puis souffrir tous ces bronzes de pacotille que vendent les papetiers, et qu'on retrouve invariablement sur tous les bureaux. »

Le vieux gnome, furetant dans ses vieilleries, étala devant moi des bronzes antiques ou soi-disant tels, des morceaux de malachite, de petites idoles indoues ou chinoises, espèce de poussahs de jade, incarnation de Brahma ou de Wishnou merveilleusement propre à cet usage, assez peu divin, de tenir en place des journaux et des lettres.

J'hésitais entre un dragon de porcelaine tout constellé de verrues, la gueule ornée de crocs et de barbelures, et un petit fétiche mexicain fort abominable, représentant au naturel le dieu Witziliputzili, quand j'aperçus un pied charmant que je pris d'abord pour un fragment de Vénus antique.

Il avait ces belles teintes fauves et rousses qui donnent au bronze florentin cet aspect chaud et vivace, si préférable au ton vert-de-grisé des bronzes ordinaires qu'on prendrait volontiers pour des statues en putréfaction : des luisants satinés frissonnaient sur ses formes rondes et polies par les baisers amoureux de vingt siècles; car ce devait être un airain de Corinthe, un ouvrage du meilleur temps, peut-être une fonte de Lysippe!

«Ce pied fera mon affaire », dis-je au marchand, qui me regarda d'un air ironique et sournois en me tendant l'objet demandé pour que je pusse l'examiner plus à mon aise.

Théophile GAUTIER (*Le pied momie*), 1840

4. Activités de structuration

❖ La tension monte et l'irruption de l'irréel

Bien que j'apprécie l'élégance vestimentaire, je ne fais guère attention, habituellement, à la perfection plus ou moins grande avec laquelle sont coupés les **complets** de mes semblables. Un soir pourtant, lors d'une réception dans une maison de Milan, je fis la connaissance d'un homme qui paraissait avoir la quarantaine et qui resplendissait littéralement à cause de la beauté linéaire, pure, absolue de son vêtement. Je ne savais pas qui c'était, je le rencontrais pour la première fois et pendant la présentation, comme cela arrive toujours, il m'avait été impossible d'en comprendre le nom. Mais à un certain moment de la soirée je me trouvai près de lui et nous commençâmes à bavarder. Il semblait être un homme poli et fort **civil** avec toutefois un soupçon de tristesse. Avec une familiarité peut-être exagérée - si seulement Dieu m'en avait préservé ! - je lui fis compliments pour son élégance ; et j'osai même lui demander qui était son tailleur.

L'homme eut un curieux petit sourire, comme s'il s'était attendu à cette question.

« Presque personne ne le connaît, dit-il, et pourtant c'est un grand maître. Mais il ne travaille que lorsque ça lui chante. Pour quelques clients seulement.

- De sorte que moi... ?

- Oh ! vous pouvez essayer, vous pouvez toujours. Il s'appelle Corticella, Alfonso Corticella, rue Ferrara au 17.

- Il doit être très cher, j'imagine.

- Je le pense, oui mais à vrai dire je n'en sais rien. Ce costume il me l'a fait il y a trois ans et il ne m'a pas encore envoyé sa note.

- Corticella ? rue Ferrara, au 17, vous avez dit ?

- Exactement », répondit l'inconnu.

Et il me planta là pour se mêler à un autre groupe.

Au 17 de la rue Ferrara je trouvai une maison comme tant d'autres, et le logis d'Alfonso Corticella ressemblait à celui des autres tailleurs. Il vint en personne m'ouvrir la porte. C'était un petit vieillard aux cheveux noirs qui étaient sûrement teints.

A ma grande surprise, il ne fit aucune difficulté. Au contraire il paraissait désireux de me voir devenir son client. Je lui expliquai

comment j'avais eu son adresse, je louai sa coupe et lui demandai de me faire un complet. Nous choisîmes un peigné gris puis il prit mes mesures et s'offrit de venir pour l'essayage chez moi. Je lui demandai son prix. Cela ne pressait pas, me répondit-il, nous nous mettrions toujours d'accord. Quel homme sympathique ! pensai-je tout d'abord. Et pourtant plus tard, comme je rentrais chez moi, je m'aperçus que le petit vieux m'avait produit un malaise (peut-être à cause de ses sourires trop insistants et trop doucereux). En somme je n'avais aucune envie de le revoir. Mais désormais le complet était commandé. Et quelque vingt jours plus tard il était prêt.

Quand on me le livra, je l'essayai, pour quelques secondes, devant mon miroir. C'était un chef-d'œuvre. Mais je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause du souvenir du déplaisant petit vieux, je n'avais aucune envie de le porter. Et des semaines passèrent avant que je me décide.

Ce jour-là, je m'en souviendrai toujours. C'était un mardi d'avril et il pleuvait. Quand j'eus passé mon complet - pantalon, gilet et veston - je constatai avec plaisir qu'il ne me tirait pas et ne me gênait pas aux entournures comme le font toujours les vêtements neufs. Et pourtant il tombait à la perfection.

Par habitude je ne mets rien dans la poche droite de mon veston, mes papiers je les place dans la poche gauche. Ce qui explique pourquoi ce n'est que deux heures plus tard, au bureau, en glissant par hasard ma main dans la poche droite, que je m'aperçus qu'il y avait un papier dedans. Peut-être la note au tailleur ? Non. C'était un billet de dix mille lires.

Je restai interdit. Ce n'était certes pas moi qui l'y avais mis. D'autre part il était absurde de penser à une plaisanterie du tailleur Corticella. Encore moins à un cadeau de ma femme de ménage, la seule personne qui avait eu l'occasion de s'approcher du complet après le tailleur. Est-ce que ce serait un billet de la Sainte Farce ? Je le regardai à contre-jour, je le comparai à d'autres. Plus authentique que lui c'était impossible.

L'unique explication, une distraction de Corticella. Peut-être qu'un client était venu lui verser un acompte, à ce moment-là il n'avait pas son portefeuille et, pour ne pas laisser traîner le billet, il l'avait glissé dans mon veston pendu à un cintre. Ce sont des choses qui peuvent arriver.

J'écrasai la sonnette pour appeler ma secrétaire. J'allais écrire un mot à Corticella et lui restituer cet argent qui n'était pas à moi. Mais, à ce moment, et je

ne saurais en expliquer la raison, je glissai de nouveau ma main dans ma poche.
« *Qu'avez-vous, monsieur ? Vous ne vous sentez pas bien ?* » me demanda la secrétaire qui entra alors.
105 J'avais dû pâlir comme la mort. Dans la poche mes doigts avaient rencontré les bords d'un morceau de papier qui n'y était pas quelques instants avant.
110 « *Non, non, ce n'est rien, dis-je, un léger vertige. Ça m'arrive parfois depuis quelque temps. Sans doute un peu de fatigue. Vous pouvez aller, mon petit, j'avais à vous dicter une lettre mais nous le ferons plus tard.* »
115 Ce n'est qu'une fois la secrétaire sortie que j'osai extirper la feuille de ma poche. C'était un autre billet de dix mille liras. Alors, je fis une troisième tentative. Et un troisième billet
120 sortit.
Mon cœur se mit à **battre la chamade**. J'eus la sensation de me trouver entraîné, pour des raisons mystérieuses, dans la ronde d'un conte de fées comme ceux que l'on raconte aux
125 enfants et que personne ne croit vrais.
Sous le prétexte que je ne me sentais pas bien, je quittai mon bureau et rentrai à la maison. J'avais besoin de rester seul. Heureusement la femme qui faisait mon ménage était déjà partie.
130 Je fermai les portes, baissai les stores et commençai à extraire les billets l'un après l'autre aussi vite que je le pouvais, de la poche qui semblait inépuisable.
Je travaillai avec une tension **spasmodique** des
135 nerfs dans la crainte de voir cesser d'un moment à l'autre le miracle. J'aurais voulu continuer toute la soirée, toute la nuit jusqu'à accumuler des milliards. Mais à un certain moment les forces me manquèrent.
140 Devant moi il y avait un tas impressionnant de billets de banque. L'important maintenant était de les dissimuler, pour que personne n'en ait connaissance. Je vidai une vieille malle pleine de tapis et, dans le fond, je déposai par liasses les
145 billets que je comptai au fur et à mesure. Il y en avait largement pour cinquante millions.
Quand je me réveillai le lendemain matin, la femme de ménage était là, stupéfaite de me trouver tout habillé sur mon lit. Je m'efforçai
150 de rire, en lui expliquant que la veille au soir j'avais bu un verre de trop et que le sommeil m'avait surpris à l'improviste.
Une nouvelle angoisse : la femme se proposait pour m'aider à enlever mon veston afin de lui
155 donner au moins un coup de brosse.

Je répondis que je devais sortir tout de suite et que je n'avais pas le temps de me changer. Et puis je me hâtai vers un magasin de confection pour acheter un vêtement semblable au mien en tous points ; je
160 laisserai le nouveau aux mains de ma femme de ménage ; le mien, celui qui ferait de moi en quelques jours un des hommes les plus puissants du monde, je le cacherai en lieu sûr.
Je ne comprenais pas si je vivais un rêve, si j'étais heureux ou si au contraire je suffoquais sous le poids d'une trop grande fatalité. En chemin, à travers mon imperméable je palpais continuellement l'endroit de la poche magique. Chaque fois je soupirais de soulagement. Sous l'étoffe le réconfortant
165 froissement du papier-monnaie me répondait.
Mais une singulière coïncidence refroidit mon délire joyeux. Sur les journaux du matin de gros titres : l'annonce d'un cambriolage survenu la veille occupait presque toute la première page. La camionnette blindée
170 d'une banque qui, après avoir fait le tour des succursales, allait transporter au siège central les versements de la journée, avait été arrêtée et dévalisée rue Palmanova par quatre bandits. Comme les gens accouraient, un des gangsters, pour protéger sa
175 fuite, s'était mis à tirer. Un des passants avait été tué. Mais c'est surtout le montant du butin qui me frappa : exactement cinquante millions (comme les miens).
Pouvait-il exister un rapport entre ma richesse soudaine et le hold-up de ces bandits survenu presque
180 en même temps ? Cela semblait ridicule de le penser. Et je ne suis pas superstitieux. Toutefois l'événement me laissa très perplexe.
Plus on possède et plus on désire. J'étais déjà riche, compte tenu de mes modestes habitudes. Mais le
185 mirage d'une existence de luxe effréné m'éperonnait. Et le soir même je me remis au travail. Maintenant je procédais avec plus de calme et les nerfs moins tendus. Cent trente-cinq autres millions s'ajoutèrent au trésor précédent.
190 Cette nuit-là je ne réussis pas à fermer l'œil. Était-ce le pressentiment d'un danger ? Ou la conscience tourmentée de l'homme qui obtient sans l'avoir méritée une fabuleuse fortune ? Ou une espèce de remords confus ? Aux premières heures de l'aube je sautai du
195 lit, m'habillai et courus dehors en quête d'un journal.
Comme je lisais, le souffle me manqua. Un terrible incendie provoqué par un dépôt de pétrole qui s'était enflammé avait presque complètement détruit un
200 immeuble dans la rue de San Cloro, en plein centre.
Entre autres, les coffres d'une grande agence immobilière qui contenaient plus de cent trente millions en espèces avaient été détruits. Deux pompiers avaient
205 trouvé la mort en combattant le sinistre.
Dois-je maintenant énumérer un par un tous mes
210 forfaits ? Oui, parce que désormais je savais que

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

l'argent que le veston me procurait venait du crime, du sang, du désespoir, de la mort, venait de l'enfer. Mais insidieusement ma raison refusait railleusement d'admettre une quelconque responsabilité de ma part. Et alors la tentation revenait, et alors ma main - c'était tellement facile - se glissait dans ma poche et mes doigts, avec une volupté soudaine, étreignaient les coins d'un billet toujours nouveau. L'argent, le divin argent !

215

220

Sans quitter mon ancien appartement (pour ne pas attirer l'attention) je m'étais acheté en peu de temps une grande villa, je possédais une précieuse collection de tableaux, je circulais en automobile de luxe et, après avoir quitté mon emploi « pour raison de santé », je voyageais et parcourais le monde en compagnie de femmes merveilleuses.

225

Je savais que chaque fois que je soutirais l'argent de mon veston, il se produisait dans le monde quelque chose d'abject et de douloureux. Mais c'était toujours une concordance vague, n'était pas étayée par des preuves logiques. En attendant, à chacun de mes encaissements, ma conscience se dégradait, devenait de plus en plus vile. Et le tailleur ? Je lui téléphonai pour demander sa note mais personne ne répondait. Via Ferrara on me dit qu'il avait émigré, il était à l'étranger, on ne savait pas où. Tout conspirait pour me démontrer que, sans le savoir, j'avais fait un pacte avec le démon.

230

235

Cela dura jusqu'au jour où dans l'immeuble que j'habitais depuis de longues années, on découvrit un matin une sexagénaire retraitée asphyxiée par le gaz ; elle s'était tuée parce qu'on avait perdu les trente mille lires de sa pension qu'elle avait touchée la veille (et qui avaient fini dans mes mains).

240

245

Assez, assez ! pour ne pas m'enfoncer dans l'abîme, je devais me débarrasser de mon

250

veston. Mais non pas en le cédant à quelqu'un d'autre, parce que l'opprobre aurait continué (qui aurait pu résister à un tel attrait ?). Il devenait indispensable de le détruire.

255

J'arrivai en voiture dans une vallée perdue des Alpes. Je laissai mon auto sur un terre-plein herbeux et je me dirigeai droit sur le bois. Il n'y avait pas âme qui vive. Après avoir dépassé le bourg, j'atteignis le gravier de la moraine. Là, entre deux gigantesques rochers, je tirai du sac tyrolien l'infâme veston, l'imbibai d'essence et y mis le feu. En quelques minutes il ne resta que des cendres.

260

Mais à la dernière lueur des flammes, derrière moi - à deux ou trois mètres aurait-on dit -, une voix humaine retentit : « *Trop tard, trop tard !* » Terrorisé je me retournai d'un mouvement brusque comme si un serpent m'avait piqué. Mais il n'y avait personne en vue. J'explorai tout alentour sautant d'une roche à l'autre, pour débusquer le maudit qui me jouait ce tour. Rien. Il n'y avait que des pierres.

265

270

Malgré l'épouvante que j'éprouvais, je redescendis dans la vallée, avec une sensation de soulagement. Libre finalement. Et riche, heureusement.

Mais sur le talus, ma voiture n'était plus là. Et lorsque je fus rentré en ville, ma somptueuse villa avait disparu ; à sa place un pré inculte avec l'écriteau « *Terrain communal à vendre.* » Et mes comptes en banque, je ne pus m'expliquer comment, étaient complètement épuisés. Disparus de mes nombreux coffres-forts les gros paquets d'actions. Et de la poussière, rien que de la poussière, dans la vieille malle. Désormais j'ai repris péniblement mon travail, je m'en tire à grand-peine, et ce qui est étrange, personne ne semble surpris par ma ruine subite.

275

280

Et je sais que ce n'est pas encore fini. Je sais qu'un jour la sonnette de la porte retentira, j'irai ouvrir et je trouverai devant moi ce tailleur de malheur, avec son sourire abject, pour l'ultime règlement de comptes.

285

290

Dino Buzzati, « Le veston ensorcelé », *Le K*, 1966



Nom :

Prénom :

Date :

Classe :

➤ Complète le schéma narratif ci-dessous.

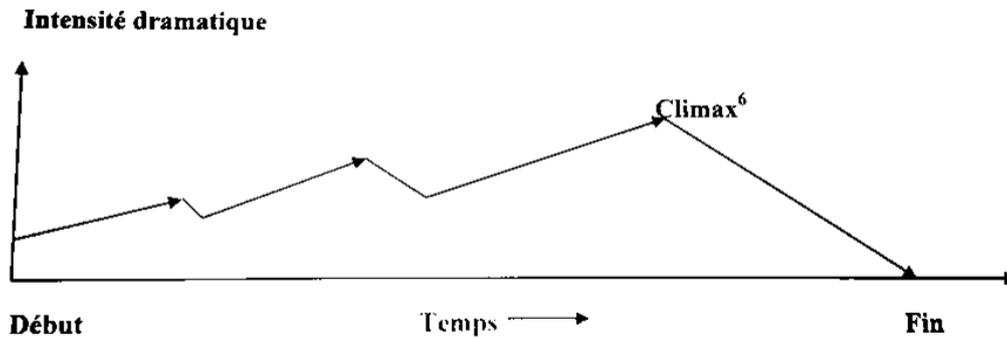
Situation initiale	Élément déséquilibrant	Action	Élément rééquilibrant	Situation finale

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

❖ La structure du récit fantastique

- ✓ Observe attentivement *la structure dramatique* propre au récit fantastique et résume les parties de l'histoire qui correspondent à chaque étape du schéma.



Début	
Temps s	
Climax <i>(désigne le point culminant dans une progression)</i>	
Fin	

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

- ✓ Relis « Le tableau » de Jean Ray.
- ✓ Explique ce qui se passe dans chacune des parties de manière générale afin de dégager la structure narrative spécifique du récit fantastique.

Début	
Temps	
Climax <i>(désigne le point culminant dans une progression)</i>	
Fin	

En résumé :

.....

.....

.....

.....

.....

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

❖ Synthèse finale

« Réalité ou rêve ? Vérité ou illusion ? /.../ Celui qui perçoit l'événement doit opter pour l'une des solutions possibles : ou bien il s'agit d'une illusion des sens, d'un produit de l'imagination et les lois du monde restent alors ce qu'elles sont ; ou bien l'événement a véritablement eu lieu, il est partie intégrante de la réalité, mais alors cette réalité est régie par des lois inconnues de nous. /.../ Le fantastique occupe le temps de cette incertitude. /.../ Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel.

Tzvetan TODOROV, *Introduction à la littérature fantastique*

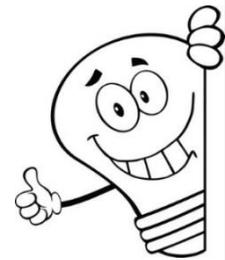
- ✓ **Complète la synthèse lacunaire sur les invariants du récit fantastique en t'aidant des derniers exercices.**

Les invariants du récit fantastique

1. Structure narrative spécifique

Dans le récit fantastique, l'auteur commence son histoire de manière en la donnant pour vraie.

Puis, à un certain moment, se produisent dans cette histoire des événements* qui sont comme l'irruption dans la réalité quotidienne d'un autre monde ou d'un phénomène surnaturel régis par d'autres lois.



*..... : Qui n'obéit pas aux lois de la nature.

Exemple : le vampire, ni mort ni vivant, n'obéit pas aux lois de la nature.

Le nom de la structure narrative spécifique est la grille du fantastique (cf. infra).

2. Climat

C'est un climat qui crée la,

En effet, les récits fantastiques installent la et jouent avec elle : ce qui ne peut arriver arrive, l'in vraisemblable est présenté comme vraisemblable et on ne revient pas indemne de l'aventure ; parfois même, on ne revient plus dans « notre » réalité.

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

3. Chute avec alternative

A la fin de l'aventure, l'auteur a deux solutions : ou bien retourner au réalisme en montrant qu'il est possible d'expliquer des faits apparemment inexplicables ; ou bien maintenir le climat fantastique et pousser à croire qu'il existe, par moments, dans notre monde, des événements inexplicables.

En d'autres mots :

- Soit l'élément fantastique est éliminé → retour au monde réel
- Soit l'élément fantastique triomphe → le fantastique reste dans le monde réel

- ✓ **Complète la grille du fantastique lacunaire en t'aidant des derniers exercices et des réponses aux questions précédentes.**

La grille du fantastique

1) Introduction

Une histoire Un décor Des faits Dans cette ambiance naturelle, tout est prêt pour que, discrètement, un ou plusieurs événements surviennent. Ils vont presque passer inaperçus et ne font pas encore peur. Le « je » continue à raconter son histoire.

2) Avertissement

Un événement survient, que le « je » perçoit comme Ces phénomènes et ces situations répétitives font penser que c'est le fait de forces Le « je » est ainsi averti.

3) Transgression

Les événements se précipitent. Le « je » n'a pas tenu compte de l'avertissement. Il ne maîtrise plus la situation.

4) Aventure

Les événements prennent le dessus. Des faits et se produisent. Le « je », qui est d'abord intrigué, affronte les forces du surnaturel. Il ne peut plus rien expliquer.

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

5) Peur

Au fur et à mesure des évènements bizarres qui surviennent, la s'installe. Le « je » essaie de faire face mais devant les évènements qui transgressent les lois du monde connu, le « je » se laisse envahir par la

6) Conclusion

Il y a deux alternatives : la fin peut être (le mystère et le malaise demeurent) ou, mais, dans ce cas, les forces peuvent réapparaître à tout moment. Souvent, il reste une trace qui prouve que l'aventure vécue a été bien réelle.

5. Différencier des genres littéraires proches pour ne pas les confondre !

- ✓ **Lis les textes suivants.**
- ✓ **Complète le tableau**

Document 1. Qu'est-ce qu'un récit fantastique ?

On admet d'une manière générale qu'un récit est fantastique lorsque interviennent dans son cours des événements, des circonstances ou des êtres dont il est impossible de rendre compte rationnellement. Aucune raison positive, scientifique ne peut expliquer ces circonstances ou ces êtres, bien plus, jamais la science, quels que soient ses progrès, ne pourra en donner d'explication satisfaisante. Ces sont des êtres ou des phénomènes impossibles selon nos normes habituelles, des êtres fantastiques.

Une fée, tout en étant un être scientifiquement impossible, n'est pas pour autant un être fantastique. C'est un être « féérique » ou, mieux encore, « merveilleux ».

Ce qui distingue radicalement l'être fantastique de l'être merveilleux, donc le récit fantastique du récit merveilleux, c'est la peur. Le fantastique est effrayant alors que le merveilleux ne l'est que par instants et jamais de manière définitive. Certes des êtres mauvais comme les ogres peuvent apparaître dans des récits merveilleux, mais ils sont destinés à être vaincus et le sont inmanquablement. Au contraire dans les récits fantastiques, toute victoire sur les forces du mal est précaire [*dont l'avenir, la durée, ne sont pas assurés, incertain, instable*], ces forces sont la plupart du temps invincibles.

Nous partirons de ces données encore très vagues : les récits fantastiques racontent des événements fictifs, impossibles, inexplicables et en même temps inquiétants et effrayants.

Document 2. Registre merveilleux

Le registre merveilleux est le propre d'un récit dont les éléments (action, décor, personnages) baignent dans un **climat surnaturel** (présence de fées, d'objets enchantés, intervention divine ou démoniaque, etc.). Les **contes de fées** sont les exemples les plus évidents du registre merveilleux.

Contrairement au registre **fantastique**, qui oscille en permanence entre une interprétation rationnelle et une explication surnaturelle des événements, le merveilleux accrédite pour vraie l'action du surnaturel. Les fées, génies ou autres animaux doués de parole coexistent avec les êtres humains.

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

Document 3. Heroic fantasy ?

Genre littéraire récent, d'origine anglo-saxonne et proche du roman gothique, *l'heroic fantasy* a pour initiateur William Morris, qui, dans *The Wood beyond the World* (1894), met en scène les aventures d'un jeune homme dans un Moyen Âge imaginaire, teinté de merveilleux, où l'amour et la sorcellerie se conjuguent dans des combats de toute sorte. Ce genre nourrira l'imaginaire de lord Dunsany (*la Fille du roi des elfes*, 1924) ou de C. S. Lewis (les volumes du « Monde de Narnia », *le Lion et la sorcière blanche*, 1950 ; *Prince Caspian*, 1951). Mais l'auteur le plus connu sera J.R.R. Tolkien, avec *Bilbo le Hobbit* (1937) et, surtout, *le Seigneur des anneaux* (1954-1955). Une variante apparaîtra ensuite, sous le nom de « *sword and sorcery* », chez des auteurs américains comme R. Howard (*les aventures de Conan le barbare* dans les années 1930). Dans les années 1960, M. Moorcock inventera un monde également marqué par l'atmosphère épique des mythes et des légendes, dans une série de nouvelles centrées autour du personnage d'Elric le nécromancien et de son épée magique, « buveuse d'âmes ». Depuis, le genre regorge d'auteurs issus de la science-fiction comme U. Le Guin avec *le monde de Terremer* (Tehanu, 1990), E. Vonarburg avec l'univers de *Tyrannaël* (5e tome, la Mer allée avec le soleil, 1997), de J. Vance avec le cycle de Cugel l'astucieux (*la Saga de Cugel*, 1966), ou F. Leiber et *le cycle des Épées* (*le Crépuscule des épées*, 1998). Des textes à la limite de la parodie ont aussi vu le jour avec T. Pratchett et sa série des *Annales du disque monde*.

Document 4. Science fiction

Genre littéraire et cinématographique décrivant des situations et des événements appartenant à un avenir plus ou moins proche et à un univers imaginé en exploitant ou en extrapolant les données contemporaines et les développements envisageables des sciences et des techniques. Film, livre, roman de science-fiction; auteur de science-fiction. [La civilisation prochaine] ressemblera aux images des brochures où les gosses trouvent le moyen de satisfaire à bon compte ce besoin de poésie (de poésie poétique s'entend) par quoi le XXesiècle cherche, avec la science-fiction, à s'évader de la science réaliste du XIXe (COCTEAU, Poés. crit. II, 1960, p. 218). La guerre presse-bouton ne relève plus de la science-fiction ou des rêves d'audacieux états-majors (GOLDSCHMIDT, Avent. atom., 1962, p. 182).

Fantastique	Merveilleux et Heroïc fantasy	Science fiction

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

6. La concordance des temps

La concordance des temps, c'est :

.....
.....

Il existe :

- la simultanéité :

.....

- la postériorité :

.....

- L'antériorité :

.....

✓ **Complète le tableau.**

Système de temps du passé		
<u>Antériorité</u>	<u>Simultanéité</u>	<u>Postériorité</u>

Nom :
Prénom :

Date :
Classe :

Système de temps du présent

<u>Antériorité</u>	<u>Simultanéité</u>	<u>Postériorité</u>

Nom :
 Prénom :

Date :
 Classe :

7. Tâche d'écriture finale

✓ En t'aidant de la grille ci-dessous, améliore ton premier jet.

Genre	Amplification		Pondération
Contrat de communication	Se donner du plaisir en amplifiant le récit fantastique « Pied momie ».		/40
Critères	<u>Sous-critères</u>		
<i>Lisibilité</i>		- J'ai écrit soigneusement.	/2
		- Mon texte contient 200 mots.	/2
<i>Recevabilité</i>	<u>Linguistique</u>	- Mon orthographe est correcte.	/2
		- Ma syntaxe est correcte.	/2
- Ma ponctuation est correcte.		/2	
- J'ai utilisé une bonne concordance des temps.		/3	
	<u>Sociale</u>	- Mon vocabulaire est correct.	/2
<i>Intelligibilité</i>	<u>Organisation des contenus</u>	- J'ai respecté la « Tension du fantastique ».	/4
		- J'ai respecté les invariants du texte fantastique.	/3
		- J'ai respecté la grille du fantastique.	/4
	<u>Cohérence textuelle</u>	- Mon texte contient des paragraphes.	/4
<i>Pertinence</i>	<u>Adéquation du genre</u>	- Mon récit est bien la suite d'un récit fantastique.	/4
		- Il y a irruption de l'irréel dans mon histoire.	/3
	<u>Cohérence interne</u>	- Mon texte est cohérent du début à la fin de l'histoire par rapport à l'œuvre source.	/3

